

KANG
JIYOUNG

강지영

LA
BOUCHÈRE

여자도살자

 BELLADONE

KANG JIYOUNG

LA BOUCHÈRE

Le jour, elle prépare du kimchi pour sa famille.
La nuit, elle affûte son couteau pour tuer.

Depuis la mort de son mari et la perte de son emploi dans une boucherie de Séoul, Mme Shim se retrouve seule avec ses deux enfants et un réfrigérateur à remplir. Lorsqu'elle tombe sur une mystérieuse petite annonce qui promet soixante-dix millions de wons pour devenir tueuse à gages, elle décide de tenter sa chance. Elle qui a passé tant d'années à découper de la viande manie la lame avec une précision redoutable... En plus, qui soupçonnerait une femme au foyer, discrète et sans histoire ?

« Un thriller riche en rebondissements et en humour grinçant, percutant et captivant. »

Publishers Weekly

« Un excellent choix pour les amateurs d'horreur décalée. »

Booklist



Kang Jiyoung est une autrice coréenne reconnue, installée à Paju, près de Séoul. Elle a écrit plusieurs recueils de nouvelles. Son roman *A Shop for Killers* a été adapté en série télévisée par Disney+. *La Bouchère* est en cours de traduction dans plus de vingt langues.

Traduit du coréen par Irène Thirouin-Jung

ISBN : 978-2-488853-04-0



21,90 € Prix TTC France

Rayon : Thriller
Design : David Pairé - dpcom.fr





Remède ou poison, la belladone, parfois surnommée « cerise du diable » ou « bouton noir », accompagne les femmes depuis des siècles dans leurs soins comme dans leurs vengeances.

Les éditions Belladone sont nées de l'envie d'explorer toutes les nuances du noir au féminin. À l'image de cette plante empoisonnée, nos héroïnes séduisent, déroutent et peuvent s'avérer mortelles. Méfiez-vous des apparences...

LA BOUCHÈRE

Titre original : 심여사는 킬러 (Mrs Shim Is a Killer)

Copyright © Kang Jiyoung, 2022

Tous droits réservés.

Traduit du coréen par Irène Thirouin-Jung

© Belladone, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

Ouvrage traduit et publié avec le soutien de l'Institut coréen de la traduction littéraire (LTI Korea).

ISBN : 978-2-488853-04-0

Maquette : Camille Carlos

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram
(@editionsbelladone) !

Belladone s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Kang Jiyoung

LA BOUCHÈRE

Roman

*Traduit du coréen
par Irène Thirouin-Jung*



CHAPITRE I

La bouchère

J'aiguisé mon couteau. Quand j'approche le tranchant de la meule électrique et que j'appuie sur l'interrupteur, l'eau coule du réservoir pour venir mouiller la lame émoussée. La meule tourne en crachant des étincelles pareilles à des escarbilles. Le couteau bien affûté, avec sa lame bleuie, brille tel un maquereau argenté sous la lumière des néons.

La chair est plus coriace que le fer. Même mon couteau à trancher, qui ne me sert qu'à découper de tendres filets de bœuf, s'émousse en quelques jours, au point que le poignet m'élance à la moindre pression. Le métal acéré, qui sépare muscles et tendons, m'adresse la parole. Il me dit qu'il en a assez, maintenant. Qu'il voudrait se reposer. Mais il n'est pas au bout de ses peines. M. Im, du quartier de Majang, possède lui-même un couteau à découper, qui a ouvert des ventres d'animaux pendant trente-deux ans – il est long comme deux

phalanges tout juste, ce qui lui donne presque l'air d'un poinçon. Ce couteau s'est déjà planté huit fois dans la cuisse de M. Im, sectionnant l'artère et laissant de profondes cicatrices, qui serpentent sur sa peau ; et malgré tout, il ne s'en débarrasse pas. Tel un justicier en quête de vengeance, tous les jours, à l'aube, M. Im aiguisé son couteau usé jusqu'à la corde, en prenant un air tragique. Un jour, la lame sera devenue si fine qu'on ne la distinguera plus d'un rasoir : alors seulement, cet ennemi juré, qui lui a blessé la cuisse, finira dans un bac à recyclage. D'ici là, jamais le couteau n'échappera à cet enfer malodorant.

Une fois ma lame aiguisée, j'ai attendu que ma patronne arrive. Mais le supermarché a ouvert ses portes et les clients ont commencé à déambuler en poussant leur chariot, prospectus à la main, sans qu'elle ne fasse son apparition. La veille, elle était passée chez l'orfèvre à l'étage, pour lui vendre un collier de deux onces d'or pur. Ce qu'elle allait faire de cet argent, c'était évident : le dépenser dans un salon de jeu, qu'on appelait la Maison du Coucou. Si je le savais, c'est que de temps à autre, elle me passait un coup de fil pour que je lui apporte des fonds pour ses mises. La Maison du Coucou était emplie en permanence de la fumée des cigarettes et de l'odeur du *tangsuyuk*¹. Là, tout en mâchonnant des morceaux de viande refroidie, la patronne jouait au *hwatu*². Elle avait toujours, coincés sous ses cuisses, quelques billets de mille wons, que la sueur collait à sa peau.

1. Viande de porc frite servie avec une sauce aigre-douce (toutes les notes sont de la traductrice).

2. Jeu de cartes coréen.

— Tu n'es pas au courant, Eunok ? Ta patronne s'est fait mettre en taule, hier !

C'était la boulangère, qui traînait parfois à la Maison du Coucou avec ma supérieure.

— Quand la police a débarqué, elle était plongée dans sa partie : la chance commençait à peine à lui sourire ! Ils ont dit qu'ils allaient supprimer le stand boucherie aujourd'hui même. Qu'est-ce que tu vas devenir, maintenant ?

Ma patronne prétendait qu'elle avait arrêté de jouer, vaincue par les sempiternelles récriminations de son mari ; mais dès qu'il relâchait un tant soit peu sa surveillance, elle échangeait quelques SMS avec la boulangère, avant de s'évaporer on ne sait où. Bien sûr, quand elle réapparaissait, une vague odeur de cigarette et le fumet aigre du *tangsuyuk* flottaient dans son sillage. Heureusement pour elle, la boulangère semblait être sortie indemne des incidents de la veille. Pour ma part, je ne m'en tirais pas si bien.

— C'est vrai, ça : qu'est-ce que je vais devenir ?

À compter de ce jour, puisque le stand fermait, j'étais officiellement au chômage. J'ai quitté mon tablier et j'ai remis la chaîne sur les poignées du congélateur, en verrouillant bien le cadenas. Puis j'ai roulé dans du papier journal les trois couteaux que j'avais apportés, avant de les ranger dans un sac en plastique. J'avais au moins une chance dans mon malheur : mon salaire m'avait été versé la veille. J'ai ouvert la caisse et j'y ai prélevé mes frais de déplacement pour la journée. Pour moi, même dix wons¹ de perdus, c'était dix wons de trop. Du tiroir sous la caisse, j'ai sorti un Post-it. « Je prends deux mille wons pour mes frais de déplacement.

1. Moins d'un centime d'euro.

J'espère que vous serez vite relâchée, et que nous nous retrouverons pour le rush du Nouvel An ! Eunok. »

Je m'appelle Shim Eunok. J'ai déjà un certain âge – cinquante et un ans cette année. Je suis veuve. Chômeuse. Et mère.

J'ai un fils, Jinseop, qui se prépare à réintégrer l'université après son service militaire. J'ai aussi une fille, Jina, première de classe, et solide comme un roc. Mon mari s'est suicidé il y a cinq ans. Il souffrait de diabète depuis ses trente-quatre ans. Mais il préférait mourir plutôt que de manger du riz complet. Son traitement a commencé par quelques pilules, et puis à cinquante-trois ans, alors qu'il était déjà au bord de la tombe, on lui a prescrit de fortes doses d'insuline. La maladie progressant, il a dû dire au revoir à ses deux petits doigts de pied, l'un après l'autre ; ensuite, il est devenu aveugle, à cause d'une dégénérescence maculaire. Aussi incroyable que cela puisse paraître, il a réussi à cacher sa cécité pendant près d'un an. Ce ne devait pas être facile de naviguer dans le monde en se fiant à sa seule mémoire, mais il s'exprimait et agissait de la même manière qu'à l'époque où il voyait encore. Et puis un beau jour, il a pris sa voiture, il a tourné dans une grande avenue, et il s'est tué en fonçant sur une brasserie nouvellement installée. Impossible de savoir s'il était monté dans la voiture avec l'intention de se donner la mort. Mais la police a conclu à un suicide, et ne pouvant toucher un centime de l'assurance, j'ai dû fermer ma boucherie pour indemniser la brasserie.

Mon fils, qui était encore au collège lorsque son père s'est suicidé, est parti faire son service militaire dès qu'il a été reçu à l'université ; quant à Jina, elle est devenue « dingue » d'études. Dingue : il n'y a pas d'autre mot pour décrire cette brusque frénésie. Elle ne faisait que

résoudre des problèmes, répondre à des questions, corriger des fautes à longueur de journée. Ses petites lèvres remuaient sans interruption pour répéter du vocabulaire d'anglais, et elle apprenait par cœur la chronologie de l'histoire nationale en adaptant les paroles de la chanson « Les cent héros qui ont transformé la Corée ». Pour ma part, j'ai décroché un poste de démarchage dans une compagnie d'assurance, celle-là même qui avait refusé d'aider notre famille ; mais cela ne m'a pas été d'un grand secours, et notre situation financière n'a fait qu'empirer. C'est après avoir traîné ainsi, comme un grain d'orge oublié au fond d'un bol, que j'ai réussi tant bien que mal à trouver ce travail au rayon boucherie d'un supermarché.

De ma paume, j'ai défroissé les deux mille wons que j'avais récupérés dans la caisse, avant de les glisser à l'intérieur de mon portefeuille. Je suis partie à pied, en digne chômeuse que j'étais. Faisant une visière de mes doigts pour me protéger du soleil de plomb, j'ai dépassé l'arrêt de bus. Au bout d'un moment, j'ai pris un journal de petites annonces, pour me mettre en quête d'un nouveau travail. Il ne restait qu'un exemplaire dans la boîte : les chiffonniers étaient sans doute passés par là. Le journal devait avoir quelque arrangement tacite avec eux, pour qu'ils laissent toujours au moins un exemplaire – par souci de coexister pacifiquement, sans jamais se rencontrer ; et puis par sollicitude pour les chômeurs comme moi.

Je n'étais pas d'humeur à rentrer à la maison : j'avais peur par avance de la montagne de factures et de mises en demeure qui m'attendaient dans notre boîte aux lettres. Chassant un pigeon qui somnolait, je me suis installée sur un banc. Puis j'ai déplié le magazine et ajusté mes lunettes sur mon nez. La rubrique des offres

d'emploi était pleine à craquer. « Recrute serveur de restaurant », « Recherche fournisseur de *banchan*¹ à domicile », « Besoin partenaire en affaires qui soit comme un vrai grand frère (signé : Bora) », « Embauche collecteur de dettes », « Grand recrutement de télémarketeurs »... Pour le serveur de restaurant, c'était évident qu'ils prendraient un Coréen de Chine², qui coûterait moins cher ; de toute façon, rares étaient les patrons qui acceptaient d'embaucher un employé plus âgé qu'eux. Cuisiner et livrer des *banchan*, je pouvais toujours tenter le coup, mais c'était bien trop loin pour moi. Je n'avais pas le courage de contacter cette Bora pour lui demander si elle ne voulait pas une grande sœur, plutôt qu'un grand frère. Difficile de dire en quoi consistait le travail de collecteur de dettes ; quant aux télémarketeurs, l'annonce mentionnait une limite d'âge de cinquante ans.

« Recrute femme au foyer plus de 40 ans, salaire 3 millions par mois garanti, 500 % prime de confidentialité. Smile. » Un salaire pareil pour une femme de plus de quarante ans ? Il y avait de quoi se méfier, mais le mot « Smile », écrit à la fin, avait arrêté mon regard. Smile, c'était le surnom que m'avait donné M. Im du quartier de Majang, quand j'apprenais à me servir d'un couteau. J'étais ce genre de personne là : celle qui sourit même quand elle fait des erreurs, même quand elle se coupe, même quand elle doit dépecer une vache de six cents kilos à elle seule. J'ai toujours vécu en souriant quand il fallait pleurer.

J'ai sorti mon portable. Comme les communications m'avaient été coupées à cause des impayés, il me servait plus ou moins de montre. Midi moins le quart. Presque

1. Petits plats d'accompagnement.

2. Ressortissants chinois issus de la diaspora coréenne.

l'heure de la pause-déjeuner. Je suis entrée dans une cabine téléphonique en comptant les pièces qu'il me restait en poche. Après avoir pressé un à un les huit chiffres du numéro de téléphone, j'ai attendu d'être mise en relation avec mon correspondant. La sonnerie a retenti cinq fois, sans que personne ne réponde. J'étais sur le point de raccrocher, quand soudain...

— Smile, que puis-je faire pour vous ?

C'était un jeune homme au ton guilleret.

— Je vous appelle pour l'annonce de recrutement. Est-ce qu'il faut apporter quelque chose ?

À l'autre bout du fil, j'ai entendu la voix étouffée du jeune homme qui parlait à quelqu'un d'autre : « Vous avez publié une annonce de recrutement, patron ? Je lui dis de venir les mains vides ? » Il avait probablement couvert le récepteur de sa paume.

— Vous n'avez rien à apporter, a-t-il repris. Une fois que vous arriverez au carrefour des Ginkgo Biloba, prenez en direction du poste de police, et vous verrez un bâtiment gris de quatre étages. Notre agence est au deuxième. Numéro 201.

Et l'homme a raccroché aussi sec, sans me laisser le temps de répondre quoi que ce soit. Il devait y avoir de la visite au bureau Smile : j'ai entendu des personnes se dire bonjour, juste avant de me retrouver toute seule au bout du fil, comme une idiote. Le carrefour des Ginkgo Biloba était à vingt minutes de chez moi, en allant à mon propre rythme – la distance parfaite pour faire un peu de sport en marchant. Gênée à l'idée de me rendre à un entretien d'embauche dans une tenue aussi piteuse que la mienne, je me suis examinée un moment dans la devanture d'un magasin de vêtements pour femmes. L'image qui se reflétait dans la vitrine était celle d'une vieille campagnarde qui vient à peine de monter à la

capitale : pantalon « frigo¹ », chemise verte élimée aux coutures, et sac de courses en Nylon, flanqué du logo du supermarché. Je m'étais fait faire une permanente la semaine précédente, mais j'étais très mécontente du résultat : pourquoi donc mes cheveux étaient-ils frisés à ce point ? J'ai passé les doigts dans ma chevelure, plus bouclée que jamais, avant d'entrer dans la papeterie du coin. Certes, on m'avait dit de ne rien apporter, mais ce n'était pas poli de me présenter les mains vides, sans même un CV. J'ai payé trois cents wons pour acheter un formulaire et une enveloppe. Puis je suis allée m'asseoir sous le parasol devant la papeterie, et j'ai rédigé mon CV avec un stylo emprunté au magasin.

« Obtention du brevet au collège Yebong » : et voilà pour la colonne études.

« De 2002 à 2013, gestion de la boucherie Le Comptoir de la viande » : et voilà pour la colonne expériences professionnelles.

J'ai hésité à inscrire également mon historique de petits boulots ; mais avoir travaillé à temps partiel en vagabondant d'un supermarché à l'autre, telle une feuille morte à la dérive, constituait-il vraiment une expérience professionnelle ? Au bout du compte, mon CV s'est achevé sur ces deux lignes. J'ai contemplé l'idée de combler les trous avec des orchidées ou des tiges de bambou, comme celles que je dessinais au feutre à l'école, pour m'amuser, mais je me suis ravisée : il ne faudrait tout de même pas que je passe pour une vieille démente.

Après avoir avalé un morceau de castella² et une brique de lait achetés à la supérette, je me suis mise

1. Type de pantalons en tissu synthétique, réputés pour être très rafraîchissants, et appréciés des personnes d'un certain âge en Corée.

2. Sorte de gâteau mousseline, très aérien, dont la mode est venue du Japon.

tranquillement en route. Maintenant que ma faim était apaisée, une étonnante assurance s'était emparée de moi. J'ai relevé la tête avec une détermination nouvelle : après tout, que pouvait-il y avoir de pire comme travail que d'éventrer des animaux ? À chaque pas que je faisais, les couteaux dans mon sac de courses se heurtaient dans un bruit de ferraille. J'avais peur que les passants me prennent pour quelqu'un d'inquiétant à cause de ce bruit, mais ils allaient tous leur petit bonhomme de chemin, aussi impassibles que des personnes qui attendent leur tour pour retirer des billets au distributeur. J'ai raffermi ma prise sur les anses de mon sac, en prenant la ferme résolution de ne pas me laisser impressionner. Après tout, j'étais une femme d'âge mûr. Pas une fillette sans le sou, ni une demoiselle qui veut se lancer dans le grand monde, ni une vieille femme délaissée. Je ne pouvais compter que sur moi-même.

Peu avant 13 heures, je me suis retrouvée devant le bâtiment gris de quatre étages. Un vieux gardien d'immeuble, à moitié endormi, m'a aperçue et m'a saluée. C'était la première fois que je le voyais de ma vie, mais il a affiché une expression cordiale, en réprimant un sourire. Cela valait mieux que d'être prise pour une colporteuse et mise à la porte ; mais la pensée m'a effleurée que cet homme appartenait peut-être lui aussi à la catégorie des gens qui sourient lorsqu'ils veulent pleurer.

Je suis montée dans l'ascenseur, pour découvrir qu'il ne desservait ni le premier ni le deuxième étage. Sans autre possibilité, j'ai appuyé sur le bouton du troisième et ai attendu un moment. Quand je me suis regardée dans la glace, j'ai remarqué que j'avais une sorte de plaque blanche au coin des lèvres, comme de la peau morte : j'ai mis un peu de salive sur mon doigt pour m'essuyer.

Je me trouvais dans un bâtiment étroit et mal entretenu, avec deux locaux par étage, l'un face à l'autre. Les escaliers étaient maculés de chewing-gums et de traces de crachats ; les mégots de cigarette et la poussière s'accumulaient comme de petites meules de foin. Slalomant entre les immondices, en véritable acrobate, je suis descendue au deuxième étage : le local numéro 201 faisait face à la cage d'escalier.

Agence de renseignements Smile.

« Agence de renseignements », c'est comme ça qu'on appelle les organisations qui se chargent de tout le sale boulot pour vous, non ? Dans les films ou les séries, c'est le genre d'entreprise auquel on recourt pour mener une enquête discrète, ou bien pour obtenir des choses répréhensibles à la force des poings. Non seulement j'avais gaspillé trois cents précieux wons, mais j'avais fait travailler mes pauvres genoux pour rien. Comment une agence de renseignement aurait-elle envie d'embaucher une femme de mon âge ? J'ai reposé le pied sur la marche d'escalier, décidée à rebrousser chemin.

— Madame ! À partir de demain, ajoutez un yaourt et une bouteille de Will¹, s'il vous plaît ! a lancé quelqu'un dans mon dos.

Un homme venait d'ouvrir la porte de l'agence Smile, et me tendait un bol vide de *jjamppong*². C'était sûrement la personne qui m'avait répondu au téléphone, un peu plus tôt.

— Je... J'ai appelé ce matin... pour l'entretien d'embauche.

1. Marque de yaourt à boire.

2. Nouilles piquantes d'origine chinoise. C'est un des plats les plus courants dans les livraisons de repas.

Pourquoi diable avais-je prononcé ces mots ? J'aurais pu m'éloigner en faisant mine de n'avoir rien entendu : qu'est-ce que ça m'aurait fait de laisser croire que j'étais la laitière¹ ?

— Ah, vous êtes la dame de tout à l'heure ! Entrez donc.

L'homme a incliné la tête d'un air gêné. Au coin de ses lèvres, étirées en un sourire contrit, on voyait encore la trace orange du bouillon de *jjamppong*. J'ai pénétré dans le bureau, comme j'y étais invitée. On ne devait pas aérer très souvent, ici : une odeur de rance et de nourriture flottait dans la pièce. Il n'y avait pas de rideaux, mais les vitres étaient couvertes d'un film noir, et j'ai compté quatre tables, à côté d'un canapé en cuir.

— Le patron est sorti se brosser les dents. Je vous sers un café ?

J'ai hoché doucement la tête, et l'homme m'a guidée vers le canapé avant de s'éclipser. Je m'attendais à ce qu'une agence de renseignement soit remplie de types baraqués en train de boire de l'alcool ou de jouer aux cartes, mais c'était tout le contraire : je me trouvais dans un bureau quelconque, avec un ordinateur à chaque poste de travail, et des piles de documents et de pochettes plastique en vrac. Le jeune homme non plus, avec sa coupe boule et son ton chaleureux, n'avait rien d'un gangster. J'ai posé mon sac de courses et mes affaires derrière moi, et j'ai promené le regard alentour, comme une fillette. Un bruit de pas a retenti dans le couloir qui menait au bureau. Bientôt, la porte s'est ouverte et un petit homme d'âge moyen est entré, vêtu d'un costume de couleur claire. Son visage et son

1. En Corée, les laitières sont des dames d'un certain âge, qui font des tournées avec leur chariot motorisé, pour livrer des produits laitiers à leurs clients.

corps empâtés lui donnaient l'air sympathique, mais il y avait quelque chose de dur dans son regard, derrière les verres de ses lunettes.

— Cette dame vient pour l'entretien d'embauche, patron.

Le jeune homme a contourné son employeur et s'est arrêté devant moi, avec deux cafés posés sur un plateau. Ce n'étaient pas des gobelets en papier, mais de vrais mugs bien épais. Après s'être essuyé les lèvres de son mouchoir, le patron s'est dépêché de me rejoindre devant le canapé. Quand il a pris sa tasse, j'ai remarqué qu'il avait de jolis doigts, bien plus que les miens. Peut-être qu'au bout du compte, les agences de renseignement ne faisaient pas un travail aussi glauque que je l'imaginai ?

— Enchanté ! Je m'appelle Park Taesang.

Ledit Park Taesang a tendu le bras. Je ne pouvais pas ignorer ces doigts fins et blancs : je lui ai pris la main dans un geste embarrassé.

— Je m'appelle Shim Eunok.

Clignant de ses yeux cernés, aux paupières très marquées, Park Taesang a examiné mon CV. Une minute, deux minutes. Il a regardé excessivement longtemps ce CV qui tenait en deux lignes. J'avais une boule au ventre : allait-il se fâcher que j'aie l'impudence de lui présenter une candidature aussi minable ? Enfin, il a posé le document sur la table.

— Je vois que vous avez tenu une boucherie.

J'ai répondu par un sourire forcé : je ne comprenais rien à rien. Mon visage niais se reflétait dans le miroir rond accroché derrière le dos de Park Taesang. J'avais honte, tant les taches de vieillesse qui parsemaient mes pommettes, pareilles à des grains de sésame, semblaient un signe criant de ma pauvreté et de mon laisser-aller.

— Alors, je suppose que vous êtes à l'aise avec les couteaux.

J'ai acquiescé lentement. Même si je ne valais pas M. Im du quartier de Majang, j'avais confiance en mes capacités pour ce qui était de découper la viande et de la tailler.

— Junki, tu sais, le couteau en plastique qu'on a utilisé pour couper le gâteau ? Tu veux bien me l'apporter ?

Le jeune homme s'appelait donc Junki. Il est allé farfouiller dans un placard au-dessus de l'évier, dans un coin du bureau ; quand il est enfin revenu, il tenait un couteau en plastique blanc dont il a tendu le manche à Park Taesang.

— Si cela ne vous dérange pas trop, est-ce que vous voulez bien prendre ce couteau ? En imaginant que vous le plantez entre des côtes de bœuf, par exemple. Ce serait mieux si on avait un vrai couteau, mais bon...

— Ah... Si vous voulez, j'en ai un !

Tout en me demandant quel rapport tout cela pouvait bien avoir avec mon entretien d'embauche, j'ai ouvert le sac de courses dans mon dos et j'en ai tiré un couteau à trancher. Imaginant que j'avais ma planche de travail devant moi, j'ai fendu l'air en inclinant légèrement la pointe de ma lame, comme pour l'enfoncer dans une côte de bœuf affinée, bien rouge.

— Essayez de redresser un peu la pointe. Non, en levant le bras. Voilà, voilà, c'est ça.

Il était subjugué par le couteau. J'ai fermé les yeux. Plongée dans une épaisse obscurité, j'ai retiré la fourrure d'une énorme bête au poil noir. Alors la chair rougeâtre est apparue, et une odeur fétide est venue me picoter le nez, avant de se dissiper peu à peu. La lame tranchait la viande, la repoussait de côté, s'introduisait dans une autre jointure. À force de manier le couteau

en rythme, j'ai fini par éprouver une réelle excitation. Je ressentais un étrange plaisir à l'idée d'avoir un public prêt à s'extasier devant un travail que j'avais toujours fait seule.

— Ça suffit comme ça. Vous pouvez vous rasseoir.

J'ai rouvert les yeux en entendant la voix de Park Taesang. J'étais de nouveau dans ce bureau étranger. J'ai rangé dans mon sac le couteau encore humide de sueur. Alors seulement, je me suis sentie un peu honteuse de m'être donnée ainsi en spectacle.

— Merci de vous être prêtée à cette demande délicate, devant des gens que vous ne connaissez pas.

Park Taesang avait le visage tout rouge. Il m'a expliqué qu'en publiant l'annonce de recrutement sur laquelle j'étais tombée, il était principalement en quête de quelqu'un qui puisse se livrer à des recherches documentaires. Il y avait eu plusieurs candidats, mais c'étaient de simples femmes au foyer, des incapables : déjà qu'elles n'avaient pas les compétences requises pour ce travail, en plus, elles cherchaient uniquement à gagner de l'argent pour financer leurs relations extraconjugales.

— Je vais vous faire une proposition très franche. Devenez tueuse à gages. On a tous quelqu'un qu'on déteste au point de vouloir sa mort, non ? Vous n'avez qu'à accepter ce travail, et vous pourrez réaliser le vœu suprême des pauvres gens qui nous entourent.

Park Taesang m'a dit que mon air conciliant, mon talent pour le maniement des couteaux, ma triste situation familiale, faisaient de moi la candidate idéale pour devenir tueuse à gages, aussi étonnant que cela puisse paraître. Lorsque l'étrange mot de « tueuse » est sorti de sa bouche, j'ai senti ma culotte se mouiller : cela avait suffi à redéclencher mon incontinence urinaire, qui s'était pourtant calmée ces derniers temps. Mes jambes

étaient si flageolantes que je n'avais même plus la force de me lever. Tueuse à gages ? J'avais peine à croire que ce métier existait réellement.

— Je vais faire comme si je n'avais rien entendu. Motus et bouche cousue, je vous promets ! Je ne suis vraiment, vraiment pas du genre à bavarder.

J'ai attrapé mon sac d'une main tremblante. Chaque minute que je passais dans cette pièce augmentait mes chances de connaître une fin sordide, aux mains de ces gens qui avaient le meurtre pour métier. Mes deux enfants n'avaient pas fini de grandir : je devais fuir, coûte que coûte. Et une fois que je me serais échappée de là, j'irais chez moi, j'éteindrais les lumières, je fermerais les rideaux et toutes les fenêtres, si nécessaire, et je me coucherais par terre sans faire de bruit. Jamais ces gens n'allaient me laisser tranquille, à présent que je connaissais leur vrai travail. Du moins, à en croire ce que disent les films. Cet endroit, qui me paraissait encore un bureau ordinaire quelques instants auparavant, me semblait maintenant un repaire de criminels tapis dans l'ombre.

— Madame Shim !

J'avais déjà tourné les talons, quand l'appel de Park Taesang m'a arrêtée net dans mon élan. Je n'aimais pas qu'on m'appelle « madame ». Au supermarché, c'était toujours de cette manière que mes supérieurs s'adressaient à moi. « Combien de fois je vous ai dit de ne pas faire couler d'eau par terre, madame Shim ? » « Peu importe si c'est pressant, vous ne pouvez pas aller aux toilettes avant que ce soit la pause-déjeuner, madame Shim ! » Dans le monde où je vivais, c'était pire d'être une « madame » qu'une « *ajumma*¹ ».

1. Terme pour désigner les femmes d'âge mûr, qui est souvent considéré comme très dépréciatif.

— Comme je vous l’ai dit, nous souhaitons vous recruter formellement, madame Shim. Nous sommes à la recherche de main-d’œuvre.

Mes pieds étaient scotchés au sol. Une goutte de quelque chose – était-ce une larme ou de la sueur ? – est tombée sur ma chaussure et y est restée, toute scintillante. Quand Park Taesang prononçait le mot de « madame », il avait un autre ton que mes chefs du supermarché, qui tiraient à l’aveuglette, comme on parlerait à un chien. Tournant la tête, j’ai vu que Park Taesang sortait un lingot d’or d’un coffre-fort pour me le tendre. Comment pouvait-il y avoir des objets d’une telle valeur dans ce petit bureau ? En même temps, dans un monde où les tueurs à gages existaient vraiment, on pouvait bien s’attendre à trouver des lingots d’or.

— Converti en liquide, ça fait un peu moins de soixante-dix millions de wons¹. Et il y a deux lingots de plus là-dedans. Si vous vous acquittez honorablement de cette tâche, je vous en donnerai un pour votre peine.

Soixante-dix millions de wons. Il me faudrait travailler pendant trois ans, près de dix heures par jour, et sans déboursier un centime, pour accumuler une telle somme. Avec cet argent, je pourrais sauver notre appartement, dont la caution allait s’envoler dans un mois pour cause d’impayés. Jinseop pourrait reprendre ses études, je pourrais acquitter mes impôts et mes taxes en retard, et j’aurais encore de quoi payer des cours privés à Jina. Soixante-dix merveilleux millions de wons, qui pourraient nous rendre tous heureux ; et la seule chose qui me retenait, ce n’était même pas la culpabilité, mais un orgueil mal placé.

— Vous allez vraiment me donner ce lingot d’or ?

1. Environ cinquante mille euros.

Park Taesang a hoché doucement la tête. J'étais dans une situation trop désespérée pour faire des manières, écouter ma bonne conscience et me soucier de rationalité. J'avais élevé mes enfants à la sueur de mon front, en enchaînant les petits boulots, et maintenant, je les voyais déjà s'engluier dans une université, un métier, une ville médiocres, avant de finir comme moi : prenant de l'âge et travaillant à temps partiel.

— Alors, ça fait de moi une meurtrière. Pour soixante-dix millions de wons.

Park Taesang a souri. Le jeune homme, qui se tenait debout à ses côtés, l'a imité, l'air gêné. Ils n'étaient pas en train de se moquer de moi. C'était une forme d'auto-dérision impossible à réprimer : au fond, ils étaient de mon avis.

— Madame, parlons plutôt de « régleurs de problèmes » que de meurtriers, si vous le voulez bien.

Ce n'était même pas drôle, mais j'ai ri maladroitement avec eux. Au bout du compte, nous étions tous dans le même panier.

— J'en conclus que vous acceptez notre proposition. Vous pouvez utiliser n'importe quel couteau, celui dont vous avez l'habitude. Pour ce qui est de votre tenue de travail, continuez à vous habiller confortablement comme maintenant. Personne ne doit se rendre compte que vous êtes une tueuse. Je viendrai vous chercher demain, à 7 heures du matin, à l'adresse qui est indiquée sur votre CV. Je voudrais qu'on fasse un petit week-end d'intégration. Ah, et voilà un peu de menue monnaie pour vos faux frais.

Ouvrant le coffre, Park Taesang en a tiré quelques billets de cinquante mille wons¹, qu'il a glissés dans

1. Environ trente-cinq euros.

une enveloppe. Sans même me laisser le temps de refuser, il a fourré le tout dans mon sac de courses, faisant tinter les couteaux. Le poids qu'avait cet argent, c'était le poids de la vie de quelqu'un. J'ai refait dans l'autre sens le chemin que j'avais emprunté à l'aller ; comme le gardien d'immeuble m'adressait un sourire insidieux, je lui ai répondu d'un regard qui a dû lui paraître incompréhensible.

Le soleil était encore chaud. Quand j'ai ouvert la porte de notre appartement de cinquante mètres carrés, avec caution de trente millions de won¹ et loyer de trois cent mille won², mes genoux m'ont enfin lâchée. Je suis restée allongée dans la chambre principale, sans changer de vêtements ni prendre un oreiller, jusqu'à ce que la nuit tombe. La télé allumée diffusait les infos du soir, qui résonnaient dans mes oreilles comme des acouphènes.

Jina a poussé la porte d'entrée un peu après 22 heures. Elle avait le visage creusé par la fatigue.

— À manger, maman.

Sans dire un mot, j'ai essuyé la table et je lui ai servi son dîner. Jina avait les épaules très étroites, sans doute parce qu'elle n'avait pas le temps de manger à sa faim, alors qu'elle était en pleine croissance. J'avais de la peine pour elle quand je voyais les bosses saillantes dans sa nuque, plus petites que des noix.

— Je pense que je ne pourrai pas rentrer à la maison demain, Jina. Ça ne te dérange pas ?

Elle mangeait sans détacher le regard de sa liste de vocabulaire.

— Pourquoi ?

1. Environ vingt mille euros. En Corée, les cautions sont généralement bien plus élevées que les loyers.

2. Environ deux cents euros.

J'ai déposé un morceau de poisson sur sa cuillère.

— On a du travail au supermarché.

— Je veux bien que vous ayez beaucoup de travail, mais ça reste quand même un supermarché ! Pourquoi tu aurais besoin d'y passer la nuit ? Tu as un petit ami ?

Jina était intelligente. Un supermarché qui ferme à 23 heures, ce n'était pas un bon prétexte pour découcher.

— Un petit ami, quelle idée ! C'est parce que j'ai commencé un nouveau travail : serveuse dans une salle funéraire¹. Je vais te repasser quelques chemises et les mettre dans ton placard. Ne sors pas avec des vêtements sales.

Je m'en étais tirée de justesse. J'ai guetté la réaction de Jina, qui s'est contentée de hocher la tête. Pile à ce moment, Jinseop est arrivé à son tour et s'est assis à table.

— Je repars tout de suite, maman. Donne-moi juste un bol de riz, s'il te plaît.

— Ça t'épuise, ce petit boulot.

Le visage de Jinseop était aussi émacié que celui de Jina : décidé à reprendre ses études par ses propres moyens, il alternait livraisons à l'aube et travail en supérette.

— Je suis seulement fatigué parce que je me suis levé tôt.

Jinseop, le regard doux et le corps menu, comme son père, avait un appétit d'oiseau. Cette fois encore, assis à la table du dîner, c'était à peine s'il piochait dans deux des *banchan*.

— Si c'est trop dur, arrête. Je trouverai une solution pour gagner de l'argent, d'une façon ou d'une autre.

1. En Corée, les enterrements durent trois jours (y compris la nuit), et on sert à manger sur place aux visiteurs.